
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 23/2 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.2.60054

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

de l'importance aux premières. Ce n'est qu'à partir de 1650 que la constitution des Etats et le retour de la paix renversent l'équilibre.

Le travail de U. Schütte s'appuie sur une bibliographie considérable, surtout en langue allemande. On peut regretter que l'ordre alphabétique y ait mêlé les monographies aux ouvrages plus généraux. Il s'appuie également sur une iconographie abondante, remarquable et bien utilisée.

U. Schütte base sa démonstration sur des études monographiques de châteaux résidences, châteaux fortifiés, châteaux d'agrément et châteaux de chasse, successivement dans les domaines autrichiens des Habsbourg, des Wettin en Saxe, des Electeurs palatins et de Mayence, enfin des Hohenzollern et Brandebourg. Après quoi, sont examinés les traités d'architecture de Dürer, Solms, Ryff, Specklin, Fürtttenbach, Dillich, Goldmann, ce qui permet de déceler les influences étrangères, notamment italiennes, ou les différences d'évolution, en particulier entre l'Allemagne et la France.

Un chapitre consacré à la typologie des châteaux défensifs montre l'évolution du mariage entre art de la fortification et architecture répondant aux nécessités de la fonction politique, sans oublier le rôle de résidence. Deux tendances coexistent: séparation ou intégration des éléments de défense suivant les conditions particulières à chaque cas, à travers la gamme qui va du château princier au simple château seigneurial.

Dans un chapitre original est étudiée la place du château fortifié dans les manifestations diverses de la culture princière et nobiliaire: cérémonies, défilés, théâtre, architectures provisoires, feux d'artifice, fantasmagories, représentations des sièges, etc. Le patriciat ne reste pas insensible à ces manifestations et les Fugger, par exemple ne le cèdent en rien aux seigneurs.

L'aspect militaire des châteaux survit assez longtemps, non seulement parce que l'on peut encore craindre les soldats maraudeurs ou des révoltes populaires, mais aussi comme symbole de prééminence sociale. Modernisation des châteaux, avec une place croissante des jardins et traditions architectoniques allient architecture civile et architecture militaire jusqu'au XVIII^e siècle. Après 1750, la résidence non fortifiée s'impose, mais la mode romantique des ruines évoque encore l'aspect militaire.

L'entreprise de U. Schütte était une sorte de défi. Le défi a été relevé et nous donne un livre qui par son originalité ouvre la voie à de nouvelles recherches associant de nombreux domaines de l'histoire.

André CORVISIER, Paris

Achim HÖLTER, *Die Invaliden. Die vergessenen Geschichten der Kriegskrüppel in der europäischen Literatur bis zum 19. Jahrhundert*, Stuttgart, Weimar (Metzler) 1995, XIII-663 p., Ill.

Dans l'avant-propos de cette longue et imposante étude, l'auteur semble prier son lecteur de l'excuser de traiter un tel sujet, et surtout de n'avoir pas recouru aux méthodes propres à l'histoire des mythes et des thèmes littéraires ou au discours déconstructionniste (qu'aurait pu imposer la mode). Par ailleurs l'auteur a renoncé à établir une bibliographie de son corpus littéraire, d'abord parce qu'elle aurait été trop longue, ensuite (et surtout) parce qu'il ne voulait pas créer l'impression qu'il avait rassemblé tous les textes littéraires traitant du phénomène de l'invalidité de guerre.

Le premier chapitre (il y a en a 37) revient sur les remarques épistémologiques de l'avant-propos. Comment justifier la «métopolémologie»? D'abord en montrant que le sujet de l'invalidité n'a pas encore été traité de manière globale et que la «science littéraire» peut utilement intervenir dans un domaine traité jusqu'à présent par les historiens. L'auteur définit sa position, à contre-courant de certaines modes, comme une «herméneutique éclairée critique et rationaliste»: autant dire qu'il traite le fait littéraire comme fait historique et social, tout en

tenant compte de sa spécificité esthétique, et qu'il est soucieux de bien marquer sa différence avec une école herméneutique immanente qui élabore ses modèles sans se soucier du référent historique. Les considérations théoriques de ce premier chapitre (sauver la notion d'auteur, histoire des mentalités, définir l'histoire des idées, la thématologie, s'en démarquer, les discussions sur la littérature comparée ...), les noms qui fourmillent dans le texte (Derrida, Lacan, Foucault, Jakobson, Adorno, etc.) sont sans doute une concession au genre de la *Habilitationsschrift*: surtout ne pas s'exposer au reproche de n'avoir pas réfléchi à sa méthode et de n'avoir pas assimilé les derniers développements de la « science ». Un livre destiné, non à un jury académique, mais à un plus large public, peut selon nous fort bien se passer de ces considérations – ou les présenter plus rapidement et dans un style plus agréable (comme du reste un livre destiné à un jury académique). Découvrir dans ce contexte une référence positive à Gustave Lanson (amplement justifiée) constitue une agréable surprise. Pourquoi limiter en revanche les « grandes littératures européennes » aux littératures allemande, française, britannique et russe (p. 31)? Quel ordre suit cette énumération (ni alphabétique ni vraiment chronologique)? Et les Italiens (et quelques autres) n'apprécieront pas d'être exclus de ce club sélectif. Cette phrase est d'autant plus mal venue que l'auteur cite par ailleurs de nombreux textes italiens, et que sa connaissance du thème de l'invalidé dans les littératures européennes repose sur une érudition admirable! A. Hölder regrette enfin de s'être arrêté au XIX^e siècle. Le lecteur partage ce regret et comprend que la profusion des textes dépassait les forces d'un seul chercheur, car notre siècle s'est montré généreux en guerres, en massacres ... et en livres (et en films). A. Hölder connaît d'ailleurs un grand nombre d'œuvres du XX^e siècle, dans le domaine allemand, mais aussi dans les autres traditions nationales, et cite notamment le film *Johnny got his Gun* (1971) de Dalton Trumbo à la fin du livre. Or ce film est à l'origine un roman (de Trumbo, 1939), et l'on ne peut s'empêcher de penser que la présentation et l'analyse de cet invalide absolu, de son désir criant de mort, de sa volonté d'établir la communication pour obtenir de mourir, eût permis la description d'un certain humanisme antibelliciste du XX^e siècle qui se concentre sur la perversion de toutes les valeurs qu'entraîne la guerre: l'acte d'amour consiste à donner la mort au nom de la vie et du respect de tous les êtres humains. *Johnny got his Gun* eût fait une belle conclusion.

Les premiers chapitres délimitent le sujet, retracent l'histoire de la chirurgie de guerre (amputations, prothèses) depuis la préhistoire, la thématization croissante du personnage du mendiant amputé (volontaire, involontaire ou simulateur) depuis la Renaissance et l'institution des hospices d'invalides ou, bien plus souvent, la mise en place d'autres dispositifs, fort variés, pour assurer à ces victimes des guerres une base financière. L'humanité n'est d'ailleurs qu'un prétexte avancé par les souverains, puisqu'il s'agit avant tout d'enraciner l'institution militaire dans la société, au grand profit de l'autorité politique (royale ou princière d'abord). Ces réformes font l'objet d'une véritable propagande, comme dans le cas de la construction de l'*Hostel Royal des Invalides* à Paris. La phase suivante, au XIX^e siècle, est celle des pensions et du calcul du quotient d'invalidité.

Le chapitre 7 inaugure une vision plus « littéraire » de la question et définit l'éventail des positions, du patriotisme outrancier qui cite Horace (*dulce est ...*) pour instrumentaliser au nom de la « grande cause » souffrances, mutilations et morts (Gleim et tant d'autres) – tandis que des esprits justes dénoncent les misères des guerres (entre autres Goeckingk, Claudius ... et Herder, dont on a voulu faire l'ancêtre du nationalisme allemand!). La plupart des auteurs « flottent » entre ces deux pôles, ainsi Goethe, auquel l'auteur consacre trois pages, de *Götz* au *Divan*. L'amputation progressive du personnage de Götz (la main, la liberté, ses biens, son renom) est un symbole (voulu) de la destruction de l'ordre des chevaliers d'empire. A. Hölder aurait pu ici rapprocher *Götz* de *Candide*, où Pangloss perd une à une différentes parties de son corps (Cunégonde l'aristocrate se fait trancher une fesse): la philosophie de l'optimisme permet peut-être de penser la plénitude de l'Être, mais ne préserve pas l'intégrité du corps!

Les guerres du XIX^e siècle, qui commencent avec la Révolution Française, sont des guerres menées au nom d'idées politiques ou nationales. Le sujet de l'invalidé devient tout naturellement un sujet politique ou national. Le destin d'un texte de Schubart (antérieur à la Révolution), dont la falsification s'intensifie au fur et à mesure que progresse le nationalisme allemand, donne une bonne idée de cette funeste évolution. Et, dialectique oblige, apparaît une forme de poésie (élégiaque) qui nie précisément la possibilité de compenser le malheur de l'infirmité acquise: mesures »sociales«, charité ou justification politique et nationale ne sont que mensonges. Une ultime manière de conférer un sens politique à l'infirme est de dire qu'on l'a trompé et que son sacrifice n'a pas eu le sens qu'il croyait: telle est l'idée centrale de Chamisso dans son poème *Der Invalid im Irrenhaus*. L'influence de Béranger est ici certaine. L'infirme perd cependant jusqu'à ce dernier sens politique négatif et devient peu à peu le symbole du solitaire, de l'exclu, du poète maudit, une image »auto-référentielle de l'auteur«. Lenau inaugure cette dernière tradition (*Robert und der Invalide* 1828).

Le thème a été traité dans tous les genres, du conte et de la chanson »populaires« au Singpiel et à la comédie. Il varie en fonction du genre. Le premier invalide de comédie apparaît chez Aristophane (*Les Acharniens*), sa fortune est immense. Lessing n'a pas vraiment traité le sujet dans *Minna von Barnhelm*, car même si Tellheim se désigne comme *Krüppel*, il ne porte qu'une blessure physique superficielle. Minna von Barnhelm traite de problèmes moraux (avec toutefois un arrière-plan historique et social très précis). Nestroy doit sa popularité de comédien à un rôle d'invalidé (modifié), celui de Sansquartier dans l'adaptation du vaudeville berlinois de Louis Angély *Sieben Mädchen in Uniform*. Pourquoi A. Hölder écrit-il sans se justifier à propos du *Déserteur* de Sedaine que c'est un drame inepte (*ein läppisches Drama*, p. 287)? Peut-être parce que l'auteur regrette, en se référant ironiquement à Schiller, que »l'hospice ne puisse concurrencer une instance aussi morale que le théâtre« (p. 295)? La littérature d'éducation des Lumières insiste sur la charité, sur le plaisir de faire le bien aux pauvres invalides. Plusieurs développements sont consacrés au sentimentalisme qui germe au XVIII^e siècle et fleurit au XIX^e, non sans implications politiques, variées selon les pays et les régimes politiques. Le pendant de cette littérature bienpensante, c'est la parodie, ou l'humour qui s'exprime dès le XVIII^e siècle, chez Laurence Sterne par exemple.

Une digression traite du boiteux (diable, messenger). Dans l'infirmité affleure un sens caché: mythologique, puis au cours du XIX^e siècle psychologique, historique, social, sexuel, etc. Le thème a sa dynamique intra-littéraire propre, les auteurs s'inspirent les uns des autres. Le poème de G. K. Pfeffel *Die Tobakspfeife* (1782) est à rapprocher au texte antérieur de Gessner *Das hölzerne Bein*, ce que fait l'auteur, rapidement et à un autre passage que celui qui traite, assez longuement, de Pfeffel. Il nous semble que Pfeffel transfère le cadre (républicain) suisse (la lutte contre les Habsbourg, contre l'Empire) dans le cadre de l'Empire et de la lutte pour la chrétienté (les guerres de l'Autriche contre des Turcs). Du citoyen qui défend sa petite patrie on passe au sujet monarchique qui défend le Saint-Empire. Un développement croisé Gessner/Pfeffel aurait permis de traiter de la fortune du texte de Gessner en France, qui fut porté au théâtre en 1792. Il a donc bien été question – au moins indirectement – d'invalides à cette époque (1792). A. Hölder conclut son analyse historique avec Victor Hugo (*Le Vrai dans le vin*), auteur en qui se condensent le mieux tous les différents aspects du sujet.

La littérature ne nous renseigne qu'indirectement sur la réalité psychologique (et matérielle) de l'invalidé dans une société: mais, semble dire l'auteur, c'est encore elle qui nous renseigne le mieux. Le thème de l'invalidé est présenté avant tout comme une manière commode de traiter le malheur individuel ou, plus exactement, l'isolement dans le malheur. Est-ce vraiment le cas pour les mendiants, société parallèle (la cour des miracles, *The Beggar's Opera*), comme cela ressort du reste de nombreux développements, en particulier celui qui concerne la sexualité des infirmes? Au XX^e siècle en tout cas, il y a bien un *Nous* politique des victimes de guerre: qu'on songe au défilé pathétique des morts de la Première Guerre Mondiale dans »*J'accuse*« d'Abel Gance (1919, remake 1938)!

A. Hölder confirme avec son livre les valeurs sûres, notamment Victor Hugo (que de corps déformés dans son œuvre!) et Shakespeare, dont A. Hölder fournit une belle citation (*Henry IV*, 1; *V*, 1):

Can honour set to a leg? No. Or an arm? No. Or take away the grief of a wound? No. Honour hath no skill in surgery, then? No.

L'auteur introduit ses chapitres par des citations (motti). Les lecteurs qui ne lisent pas couramment le grec ancien et le latin seront frustrés, faute de trouver une traduction en bas de page. Ils seront aussi décontenancés par l'agencement de l'ensemble, qui n'est ni vraiment thématique, ni chronologique, et qui, comme pour tout ce type de discours sur une vaste période et sur un vaste sujet, embrassant de nombreux pays, exige du lecteur de sérieuses connaissances préalables sur l'histoire et l'histoire littéraire des pays concernés. Un plan plus humblement proche de la chronologie n'eût-il pas été préférable?

Reste une somme, d'une érudition historique et littéraire sûre, et suggestive (même pour la contradiction, mais c'est la loi du genre). L'histoire littéraire de l'invalidé dans la littérature européenne jusqu'au XIX^e siècle est désormais écrite, et l'on ne pourra y ajouter que des considérations de détail. L'attrait de l'ouvrage réside également dans son iconographie. Là aussi les valeurs sûres sont confirmées: «Un héros de juillet» (p. 340), de Daumier (1831), en dit plus long et le dit mieux que bien des textes littéraires!

François GENTON, Grenoble

Christian PFISTER, *Bevölkerungsgeschichte und Demographie – 1500–1800*, München (R. Oldenbourg Verlag) 1994, 148 S. (Enzyklopädie Deutscher Geschichte, 28).

Ch. Pfister est connu dans le monde scientifique par ses travaux et ses publications. Son histoire du climat de la Suisse constitue une importante contribution à l'historiographie de cette discipline; elle a déjà été éditée trois fois. Les réflexions de l'auteur en démographie historique ont pris de l'ampleur tant dans l'espace qu'en profondeur. Il présente ici un admirable bilan de la recherche démographique dans les pays germaniques. L'ouvrage est un excellent manuel d'introduction à la démographie historique et une parfaite mise au point de l'ensemble des questions que peuvent se poser les chercheurs.

Ce livre n'est pas une histoire de la population allemande, même si l'auteur, pour étoffer ses propos, donne des résultats statistiques. Ch. Pfister présente d'abord les thèmes de la démographie historique et les documents qui permettent de les aborder. Il ne néglige aucun type de documents et en décrit les qualités et les insuffisances; il montre ainsi une source souvent négligée, celle des sermons de sépultures qui sont conservés par milliers dans les Archives et Bibliothèques: nombre précis d'enfants, mention de l'âge au mariage etc. Cette présentation des sources permet à l'auteur de redresser certains jugements ou de mieux définir le type d'actes. Alors que les historiens français parlent de dénombrements pour le Moyen Âge et le début des Temps modernes, il n'hésite pas à faire remarquer que ce sont en réalité des relevés de subsistances et de bouches à nourrir (Strasbourg 1444, Nuremberg 1475 ...).

Nous avons particulièrement apprécié la deuxième partie de cet ouvrage sur les problèmes de fond de la démographie historique et les tendances de la recherche. En une soixantaine de pages, l'auteur présente pour chaque type d'analyse démographique une sorte d'«état de la question». Tous les grands thèmes sont abordés: évolution de la population et rôle de l'espace, nuptialité et fécondité, illégitimité, mortalité et épidémies. Chaque fois l'auteur présente de façon synthétique, tout en donnant les références, les diverses interprétations données par les chercheurs. Il y a là une analyse de toutes les conclusions auxquelles sont parvenus les démographes et les historiens. On lira avec un intérêt soutenu les pages sur la fécondité et le contrôle des naissances: tous les aspects sont abordés qu'ils soient religieux, culturels, so-